

Il y a du séisme dans cet air de Pâques. Rassurez-vous, je ne vais pas jouer les alarmistes... simplement prendre au mot ce que nous lisons dans cet Evangile où il est dit que les gardes tremblèrent et eurent peur ; les termes d'origine grecque parlent de séisme et de phobie. Voilà qui devrait nous rapprocher de notre propre expérience. Car ce que nous célébrons aujourd'hui se conjugue en termes de rupture : il s'agit de rompre avec la routine mortifère, les enlacements qui nous « tirent vers le bas » comme on dit.

Il paraît que lorsque s'approche de la fin de sa vie terrestre, on peut expérimenter de voir en un court instant l'itinéraire de notre vie. Mais, comme le dit un écrivain, « il arrive au milieu de la vie que la mort vienne prendre vos mesures. Cette visite s'oublie et la vie continue. Mais le costume se coud à votre insu. »

Nous savons, dans ce regard rétrospectif, que tout n'est pas toujours simple. Pour reprendre un mot d'enfant « je n'aime pas le passé, c'est trop difficile, d'abord le passé simple, ça n'existe pas, il n'y a que du passé compliqué. ». La liturgie de Pâques est à comprendre en ce sens : un cheminement au travers des tâtonnements du Peupler élu, une recherche pour rentrer dans ce rêve de Dieu pour lui, du projet de Dieu pour nous.

Si nous voulons bien prendre la mesure de ce que nous proclamons lorsque nous lisons « nous sommes passés par la mort avec lui, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui pour toujours. », il nous faut revisiter notre profession de Foi. Nous vous avons, à la suggestion de nos Evêques, relu l'une ou l'autre de ses propositions pendant les dimanches de Carême. Mais si je vous ai parlé de quintessence de notre Foi le Jeudi Saint, il s'agit ici du cœur de notre adhésion au Christ mort et ressuscité. Et si je parle de cœur, ce n'est pas seulement pour indiquer son importance dogmatique, mais bien pour que nous en mesurions le poids incarné. J'allais dire le poids « affectif » si le mot ne risquait d'être compris comme étant « sentimental ».

Et si, comme le dit B. Cyrulnik, «l'adaptation la moins coûteuse en énergie consiste à faire comme tout le monde. », nous savons, au départ de ce que nous célébrons aujourd'hui, que ce genre de stagnation n'est plus possible : il nous faut du neuf... pas du « raccommoé ». Au même titre que la Résurrection n'est pas une réincarnation comme la croyance populaire l'identifie trop souvent.

Du neuf, donc,... et incarné. Et qui interpelle tout ce que nous enfouissons dans les tréfonds de nos déceptions, nos deuils. Nos ressentiments aussi, parfois. Avez-vous déjà remarqué, comme moi, combien nous faisons si facilement, en Eglise, le parallèle entre les situations contemporaines intolérables et la passion et la mort du Christ. Et si peu avec les germes de vie tout aussi présents. Et pourvoir reconnaître avec cet homme de prière : « Même si tout s'arrêtait là, au dernier souffle, à la fosse, à la cendre (...) j'ai parfois marché sur l'eau, flotté dans l'air, je me suis vu sur la plus haute vague, j'ai respiré un peu d'éternité. » (Djalâl ad-Dîn Rûmî, dit Rûmî). C'est de cela qu'il nous est proposé d'être les sourciers. Et c'est vraiment une bonne nouvelle qui nous est dite de la part de Dieu au travers de cette résurrection que proclame notre Foi. Pour dire en cette fête de Pâques, comme le poète :

"Le matin t'est donné, ne le prends pas comme un dû." (Eugène Guillevic) « C'est cadeau » diraient nos plus jeunes !